

OUJDA, esquisse de géographie urbaine

L'essor de la ville d'Oujda, passée de quelque 5.000 habitants en 1907 à plus de 80.000 au dernier recensement (1952) est un exemple éloquent de la vague d'urbanisation qui a déferlé sur le Maroc depuis le début du XX^e siècle. Alors que plusieurs autres grandes agglomérations ont fait l'objet de monographies, il nous a paru intéressant de présenter, selon une méthode géographique, les conditions, les modalités et les problèmes du développement de la ville d'Oujda, en essayant d'en dégager les caractères spécifiques (1).

Le site et les origines de la ville moderne (2)

Un point d'eau, au débit abondant, (sources de Sidi Yahia, 200 à 300 litres/seconde) au milieu de l'aride plaine des Angad a, depuis la plus haute antiquité, attiré les groupes humains sur le site de la ville actuelle. Sur les rives des Oueds Isly et Nachef, des silex taillés — grattoirs, lames, pointes de flèches — ainsi que des vestiges de l'industrie néolithique ont été recueillis.

S'il est probable que les Romains ont circulé dans la région d'Oujda pour assurer une liaison entre la Maurétanie Césarienne et la Maurétanie Tingitane, aucune trace d'établissement fixe, de route empier-

rée, de limes, n'a été reconnue, les ruines les plus proches étant celles de Marnia (Numerus Syrorum) en territoire algérien.

Des traditions et des légendes rapportent que bien avant la conquête arabe, des groupes humains sédentaires, juifs et chrétiens, habitaient la région et qu'une ville très importante, entourée de jardins, protégée par une enceinte percée de 360 portes, occupait l'emplacement de l'agglomération actuelle. Mais seuls de nombreux tumuli et des ruines « berbères » témoignent, de façon certaine, de l'occupation du site avant l'Islam.

C'est Ziri Ben Atiya, chef des Maghraoua, groupe de nomades Zénètes, qui, après avoir établi son autorité sur le Centre et l'Est du Maroc, fonda Oujda en 994 (3). Quels étaient les mobiles de cette fondation ? Les historiens arabes rapportent que Ziri Ben Atiya voulait en faire un lieu de retraite en cas de revers, estimant qu'il se trouvait plus en sécurité au milieu d'une plaine déserte parcourue par des nomades zénètes qu'à Fès ou à Tlemcen où la population citadine lui était moins attachée. Il faut également faire la part de ce désir bien légitime du prince d'avoir sa propre capitale. Mais surtout — et c'est là à notre sens une raison essentielle — il voulait contrôler un carrefour où se croisaient les caravanes allant de la mer à Sidjilmassa et celles unissant Tlemcen à Fès. Le géographe El Bekri, qui visita la ville en 1068 et nous en a laissé une description très complète, écrit : « Les voyageurs qui partent des contrées orientales de l'Afrique pour se rendre à Sidjilmassa et aux autres localités de l'Occident traversent la ville d'Oujda et ils suivent la même route lors de leur retour... Tabakrit (4) est le port de la ville d'Oujda dont elle est éloignée de quarante milles ».

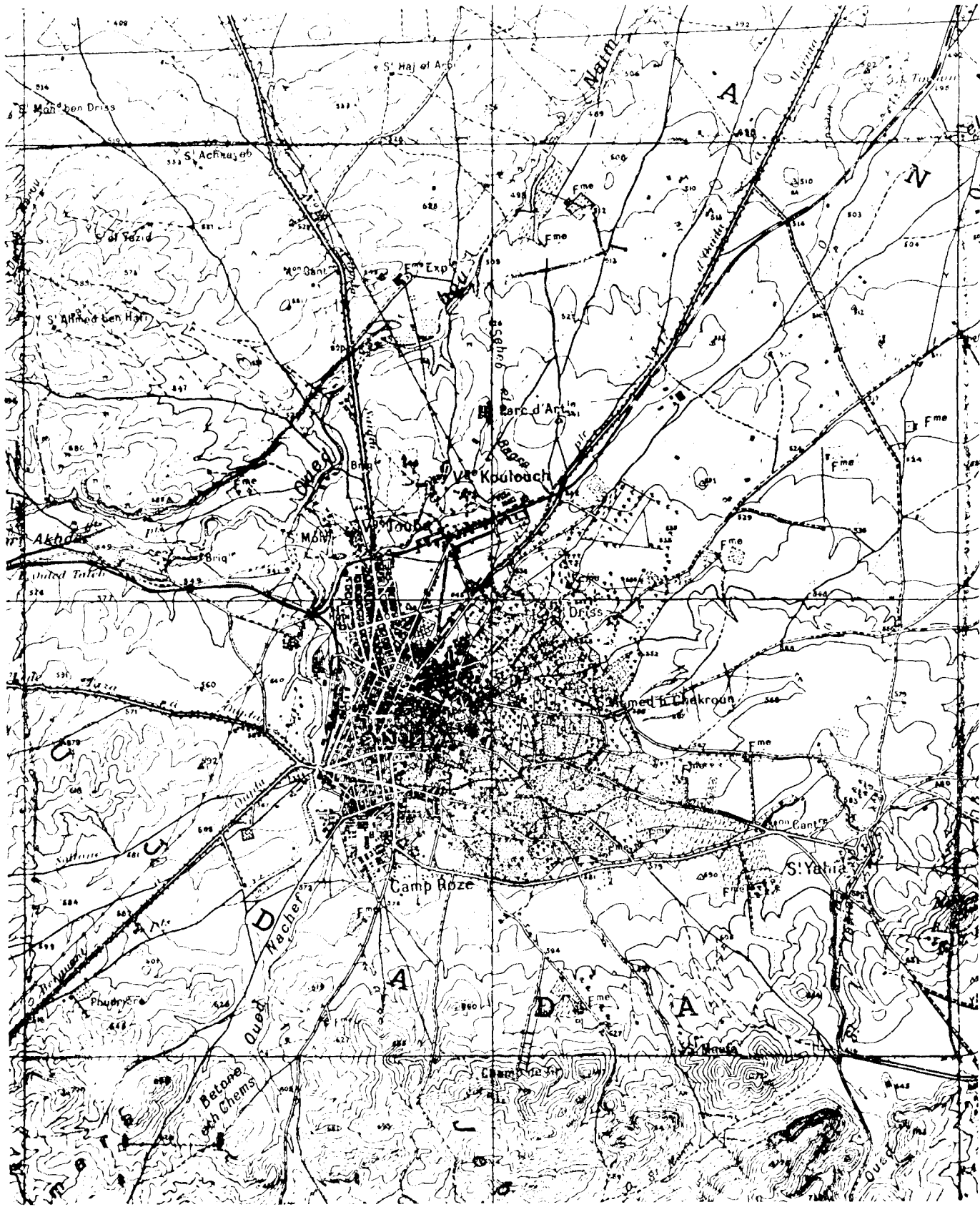
(1) Cet article résume l'essentiel d'une documentation rassemblée dans une mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures de Géographie soutenu devant la Faculté des Lettres de Bordeaux en juin 1955. Un nouveau séjour à Oujda pendant l'été 1956 nous a permis de préciser certains points de détail. Nous tenons à exprimer nos sentiments reconnaissants à tous les fonctionnaires du Service de l'Urbanisme à Rabat et de la ville d'Oujda — en particulier MM. Papillon-Bonnot ancien chef des Services municipaux et de Redon administrateur civil — pour l'aide qu'ils nous ont apportée. La bibliographie est réduite : un article de M. Ecochard, paru dans ce même Bulletin (vol. XVI, n° 58, 2^e trimestre 1953, p. 436 à 440), « avant-projet d'urbanisme », illustré de 3 photos et de 14 figures auxquelles le lecteur aura intérêt à se reporter ; un gros article de L. Voinot : Oujda et l'Amalat, publié dans le Bulletin de la Société d'Archéologie et de Géographie de la Province d'Oran (t. XXXI 1911, p. 93-200 ; 237-576, 409-552 et t. XXXII 1912, p. 21-112, 153-246, 2 fig, 25 pl, et cartes h. t.) précieux par la masse de documents réunis sur l'histoire de la ville, mais parfois obscur et dont plusieurs paragraphes appellent de sérieuses réserves.

(2) L. Voinot, op. cit., passim.

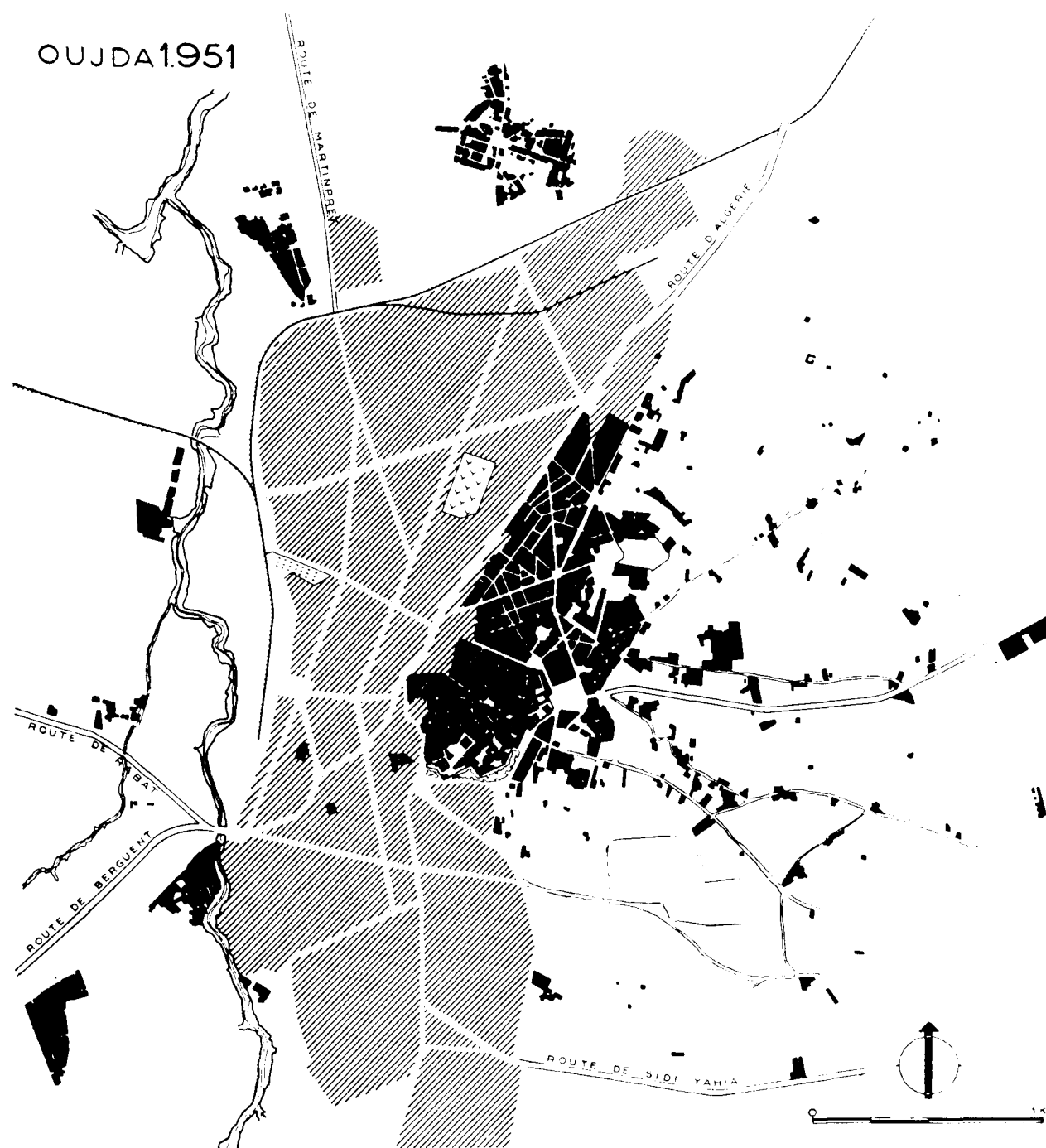
(3) Selon L. Voinot, op. cit., il y aurait plusieurs étymologies : Oujda, richesse opulence ; Djedida, ville neuve parce que réédifiée plusieurs fois ; Oudjoud, saints, car il y aurait eu de nombreux personnages saints en ce lieu ; enfin Oudjida, terrain égal, uni, interprétation qui paraît la plus vraisemblable, compte tenu de la topographie du site de la ville.

(4) A 8 km à l'Est de Nemours (L. Voinot).

De ces remarques, on peut inférer qu'Oujda était un carrefour de deux axes essentiels de circulation. La localisation de la ville, dans un couloir aride, a été alors le nœud d'un trafic commercial important, au



Site d'Oujda, d'après la carte d'Etat-Major au 1/50,000^e



(Extrait de M. Ecochard art. cit. Photo de l'Urbanisme au Maroc)

dictée par la présence des sources abondantes de Sidi Yahia : cependant, pour permettre l'irrigation par gravité de terrains de culture — qui existent encore aujourd'hui sous le nom de « Jardins » — nécessaires à la satisfaction de ses besoins alimentaires, l'agglomération a été construite à cinq kilomètres environ des sources, dans une légère cuvette, couverte de basaltes quaternaires (altitude des sources : 583 m ; altitude de la ville : 550 m) : cette cuvette est largement ouverte au Nord sur la plaine des Angad, fermée au Sud, selon un arc de cercle,

par l'anticlinal jurassique du J. Hamra qui s'étale sur une dizaine de kilomètres et fait place vers l'Ouest aux collines du Semmara et à toute une série d'épanchements basaltiques récents que traverse la vallée de l'Oued Isly.

En résumé donc, un site de cuvette, à proximité de résurgences abondantes dans une plaine aride, le J. Hamra pouvant à la rigueur servir de repli défensif ; un carrefour de pistes entre l'Est et l'Ouest du Maghreb, le Sahara et le Tell.

La domination des Maghraoua ne dura que quatre-vingt ans. Oujda passa ensuite au pouvoir des Almoravides puis des Almohades qui, en 1208, y élevèrent une nouvelle ceinture de fortifications. Plus tard, les Mérinides de Fès et les Abdelouadites de Tlemcen en firent un enjeu qui aboutit à sa destruction complète en 1271 par le Mérinide Abou Yaqoub. Vingt-six ans plus tard, son fils, Abou Youssef, releva ses ruines, reconstruisit les remparts, une casbah, un palais, une mosquée — Djamaâ el Kebir qui existe encore aujourd'hui — et réussit à lui redonner une

Après 1336, la ville se reconstruisit peu à peu, moins riche et moins belle qu'au temps de sa création ; au XVI^e siècle, Léon l'Africain la décrit comme une bourgade misérable, rançonnée tour à tour par les nomades pillards des alentours et les Sultans de Tlemcen toujours exigeants.

En 1679, le Sultan Moulay Ismael fit restaurer en partie les principaux édifices d'Oujda qui tomba peu après aux mains des Turcs : cette domination éphémère prit fin en 1795.

En 1805, un voyageur anonyme donne de la ville la description suivante : « C'est une oasis dans le désert d'Angad : le village contient près de cinq cent habitants. Les maisons construites en terre sont petites et basses, sales et remplies d'insectes ; la casbah située à côté du village est assez grande. Une source abondante, située à une demi-lieue d'Oujda arrose des jardins et des vergers ».

En 1844, rapporte le capitaine Voinot, quand Bugeaud pénétra pour la première fois dans Oujda, il trouva « une ville de quatre à cinq mille âmes, assez mal construite, avec un méchouar fortifié. Il n'y avait que quatre puits dans l'enceinte, mais, au dehors, des jardins bien cultivés... par des canaux dérivés d'une source abondante ».

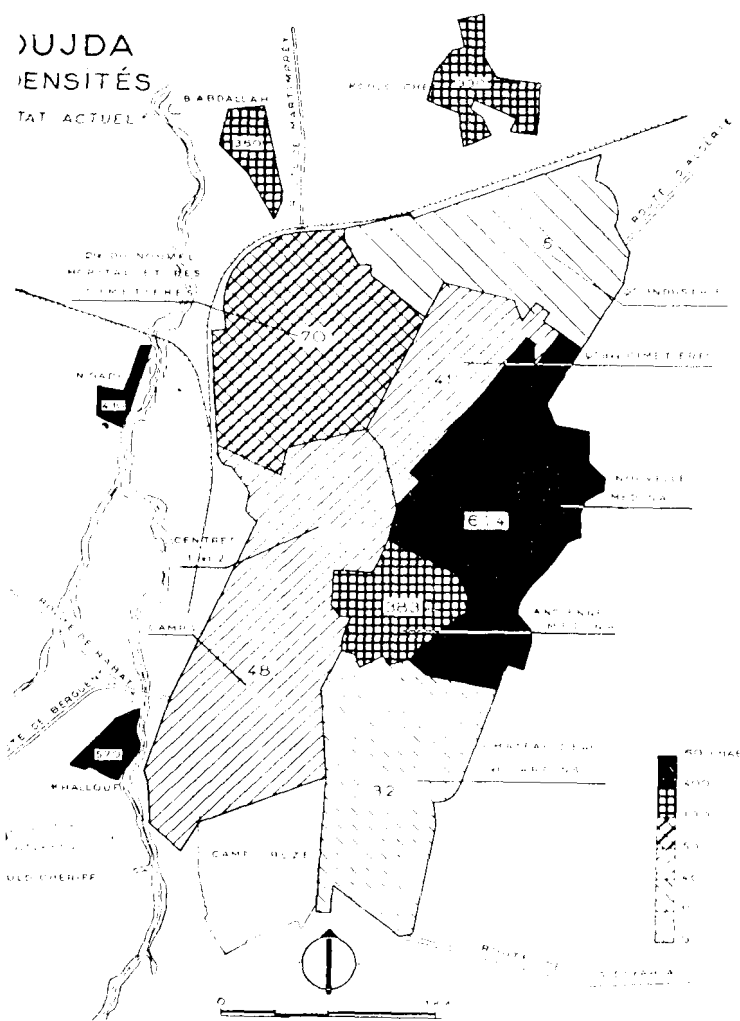
En 1880, la ville n'avait plus d'enceinte, pas d'égoûts, pas de fontaines. Les immondices s'accumulaient dans les rues ; la mosquée était sale et mal entretenue. Il n'y avait que deux maisons à étage : celle de l'Amel, fonctionnaire d'autorité nommé par le Sultan, et celle qu'occupait la mission militaire française.

Entre 1894 et 1896, une enceinte fut élevée pour protéger la ville qui avait alors la forme d'un polygone irrégulier d'une superficie de 28 ha environ. Aucune modification ne devait être apportée à son aspect jusqu'en 1907, époque de l'occupation d'Oujda par les troupes françaises (29 mars).

L'essor urbain (6)

A cette date, la ville était entourée par l'enceinte en pisé de 1896 qui a été conservée au Sud et à l'Est de la ville. Trois portes principales donnaient accès dans l'agglomération : à l'Est, Bab Sidi Abdelouab, porte ogivale encadrée de deux bastions, au-dessus de laquelle le Maghzen faisait accrocher les têtes coupées des rebelles d'où son nom de « porte des têtes », à l'Ouest Bab Sidi Aïssa ; ces deux portes existent encore ; la troisième au Nord, Bab el Khemis, a été rasée depuis.

A l'intérieur des fortifications, sur un espace réduit vivaient 6.500 personnes dont 1.200 Juifs. L'exiguïté de l'agglomération avait fait dire à un auteur « qu'un grain de benjoun suffisait à parfumer la ville », image ironique si l'on songe aux relents



En noir : quartiers indigènes ; en hachures : ville européenne (Extrait de M. Ecochard *op. cit.* Photo du Service de l'Urbanisme au Maroc)

certaine prospérité. Oujda fut de nouveau ruinée à la fin de 1335 ou au début de 1336 par le Sultan Abou l'Hasan qui fit raser ses fortifications. La tradition rapporte en effet qu'un destin fatal a condamné Oujda à subir six ruines successives (5) et qu'elle sera entièrement détruite une septième fois, soit par une crue d'Oued, soit par une armée assiégeante victorieuse.

(5) D'où son nom *medinet el Haïra*, cite de la peur.

(6) M. Ecochard, *op. cit.*, *passim*.

qui s'échappaient des ruelles mal entretenues, cloaques après les pluies et fournaies poussiéreuses en été. Les maisons y sont petites, peu confortables et insalubres. Bâties généralement en pierre, parfois en pisé, couvertes par des terrasses, elles ne présentent pas de fenêtres sur la rue. Les pièces étroites et sombres donnent sur une cour intérieure. Les façades sont très rarement décorées.

En 1907, la Médina était divisée, en neuf quartiers, comprenant 718 maisons, qui, à l'exception du quartier des marchés (commerçants et artisans) et de la Casbah (bureaux de l'Amel et du Maghzen) correspondaient aux différentes fractions de la population : Achegfane, Ahel Oudjda, Oulad Amran, Ahel et Djamel, Oulad el Gadi, Oulad Aïssa et enfin le Mellah qui, à la différence des autres villes du Maroc, n'était pas à l'écart.

Près de la porte Abdelouab, un souk ou marché se tenait chaque jeudi. Cinq fondouk ou hôtels, mal tenus, trois mosquées (Djamaâ el Kebir, Djamaâ Sidi Okba et Djamaâ Heddada), une seule medersa ou collège, peu fréquentée, trois synagogues donnaient à l'agglomération un caractère urbain.

Dans les jardins, irrigués par des séguia alimentées par les sources de Sidi Yahia, les gens d'Oujda faisaient des cultures maraîchères. Ces jardins, qui, pour des raisons de sécurité, ne comprenaient aucune habitation, couvraient une superficie moyenne de 570 ha, complantés d'environ 10.000 oliviers. Les céréales étaient cultivées sur les terrains non irrigués avoisinant la ville.

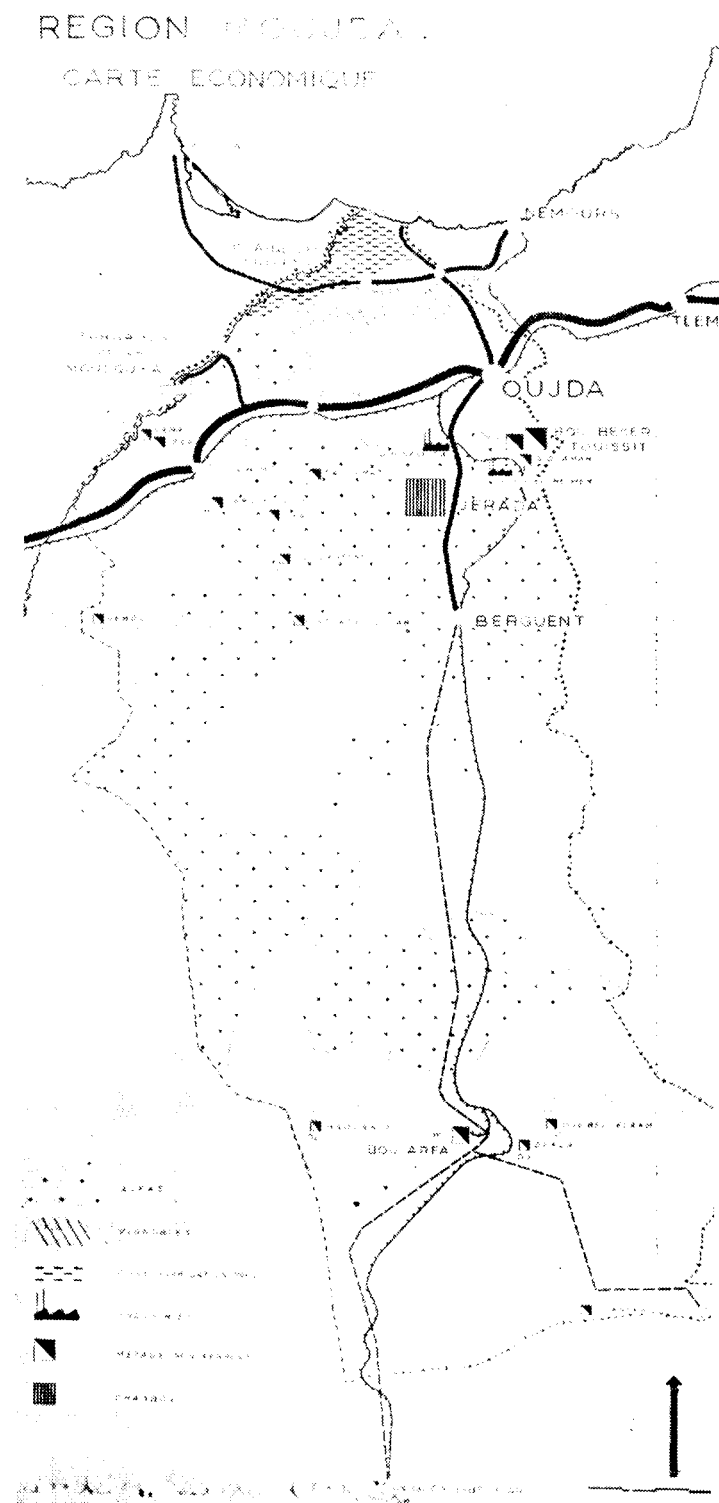
Pour des motifs de sécurité, le camp militaire français s'installa sur une butte (572 m) qui, à 900 mètres au Sud, dominait la Médina (camp Roze). L'établissement d'une garnison provoqua aussitôt la venue de fournisseurs, commerçants, débiteurs de boisson qui s'organisèrent soit aux abords mêmes du camp, soit dans un terrain vague situé à l'intérieur des remparts, au Nord-Ouest de la ville indigène. D'autres Européens suivirent ce mouvement dès que la sécurité permit d'étendre les affaires commerciales et l'apport de capitaux favorisa l'essor de la colonie naissante. La Poste française organisa ses différents services postaux et télégraphiques. En 1908, un cimetière européen était délimité. Plusieurs fois par jour des diligences reliaient Oujda à Marnia (Algérie), distante de 27 km.

Si, au début de l'occupation, les marchandises débarquées en gare de Marnia, étaient amenées par charrettes, en 1910 la voie normale des Chemins de Fer Algériens était prolongée jusqu'à Oujda. Pour des raisons d'ordre technique, la gare fut construite à trois kilomètres au Nord de la médina : elle prit une importance croissante, à partir de 1924, avec la construction d'une ligne, à écartement étroit (0 m 60) vers le Maroc Occidental. Les employés du chemin de fer, les douaniers préféraient habiter à proximité de leur lieu de travail : c'est l'origine du « quartier des Mottes ».

Ainsi, en 1913, Oujda — qui comptait environ 500 Européens — présentait trois noyaux de peuplement : au centre, la médina avec quelques maisons européennes, à l'intérieur des remparts de 1896 ; à 900 mètres au Sud, le camp militaire ; à trois kilomètres au Nord, la gare. Cette disposition pèsera sur l'avenir de la ville qui est aujourd'hui démesurément étendue.

Dès 1913, l'autorité militaire dresse un plan d'aménagement pour les terrains situés à l'Ouest de la médina. Un axe principal relie le camp Roze à

(Extrait de M. Ecohard art. cit. Photo du Service de l'Urbanisme au Maroc)



la gare : c'est le boulevard Foch qui reste aujourd'hui encore une des voies les plus importantes de la ville.

En 1918, un plan émanant de la Direction des Travaux Publics organise la zone étudiée en 1913 qui restera cependant longtemps inoccupée. Aux alentours de 1920, apparaissent des constructions d'intérêt commun : un marché couvert arabe sur la place Abdelouab, des abattoirs près de la Casbah, l'immeuble du Trésor, le Tribunal de première instance, le Lycée de garçons et l'ancien Collège de jeunes filles.

En 1921, le quartier européen qui s'était construit à l'intérieur des remparts se trouve à l'étroit : il est procédé à la démolition des murailles sur les côtés Ouest et Nord. L'artère principale, l'avenue de France, aujourd'hui avenue Mohammed-V (37 mètres d'emprise) commence à s'ébaucher. L'ancienne médina, en dépit des améliorations qui y avaient été apportées (installation d'un réseau d'adduction d'eau et d'égouts), restait inconfortable et surtout ne pouvait répondre à l'accroissement de la population urbaine marocaine. Aussi la zone située au Nord-Est et à l'Est de la vieille ville commence-t-elle à se peupler de musulmans marocains et algériens.

Aucun plan particulier n'en organise le développement qui se fait par l'acceptation de lotissements successifs. Un certain désordre et l'étroitesse des aménagements en sont le témoignage. Ainsi est née la Nouvelle médina, jouxtant l'Ancienne médina, mais aussi la ville européenne à l'Ouest, ce qui donne un caractère particulier à l'agglomération. En effet, à l'opposé des autres centres du Maroc, où la ville nouvelle est toujours séparée de la ville ancienne, les différents éléments urbains sont très rapprochés les uns des autres et sans solution de continuité : Oujda rappelle la structure urbaine des villes algériennes.

En 1926, la ville comptait 19.976 habitants : 9.751 Marocains, 8.780 non Marocains (Européens et Algériens musulmans), 1.445 Israélites.

La construction d'une nouvelle gare, décidée en 1928, en raison de l'éloignement de la gare primitive, a contribué à interdire toute extension vers l'Ouest de la ville qui, arrêtée à l'Est par les « Jardins », ne peut que se développer selon un axe Nord-Sud : en effet, les servitudes de la topographie ont imposé la localisation de la gare sur la rive droite de l'Oued Nachef et sa disposition en cul-de-sac.



*Un village périphérique, le village de Koulouch au Nord d'Oujda
(Photo Service de l'Urbanisme au Maroc)*

Depuis cette date, la ville européenne s'est normalement développée selon le plan de 1918. Il faut signaler la création d'un quartier industriel en 1931 (7), entre la route d'Algérie et la Nouvelle médina et surtout l'aménagement du centre par l'élimination du vieux cimetière israélite, devenu la place Clemenceau, par la construction d'immeubles administratifs : Services municipaux (1935), Hôtel des P.T.T. (1936), immeuble dit du Trésor (1945), Palais consulaire (1951) qui abrite aujourd'hui les bureaux du consulat de France, immeuble des Régies financières.

Le développement de la nouvelle médina, la création du Dehar el Mehalla, cité marocaine moderne construite par l'Administration à 1,5 km à l'Est de la ville (296 logements) ne pouvaient résoudre le problème de l'hébergement des ruraux qui affluaient vers la ville (8). Ne pouvant supporter le prix élevé des terrains en Nouvelle médina, la masse des prolétaires a bâti des habitations, loin du centre, à des conditions plus avantageuses, sur des terrains dont la nature juridique est confuse. Ce sont les villages « illicites » — au Nord Noumis et Koulouch, Touba et Ben Abdallah, à l'Ouest N'Gadi, Lakhdar ou Mir Ali, Khalloufi et Ould Cherif — construits sans plan directeur, contre la volonté de l'Administration, impuissante à juguler une poussée irrésistible. Nous verrons cependant que ces villages illicites qui abritent aujourd'hui environ 25.000 âmes ne sont pas de vrais bidonvilles, mais le minimum vital est loin d'être atteint. A l'Est de la ville enfin d'autres constructions, cette fois-ci non groupées et beaucoup plus sommaires, se sont créées dans la zone des Jardins (Derb M'Basso, Trik el Aouinat).

LES QUARTIERS URBAINS

L'étude des étapes de la croissance de la ville nous a permis de distinguer des secteurs ou des quartiers qui s'individualisent soit par leur fonction, leur aspect ou par l'origine des habitants.

La ville européenne

Les quartiers commerçants et les services administratifs sont concentrés au centre de la ville entre le boulevard Foch et l'avenue Mohammed-V qui, avec la rue du Maréchal Bugeaud, est la grande artère commerciale : magasins, bureaux de transit, marché central, organismes de Crédit (Banque d'Etat du Maroc, Compagnie Algérienne, Crédit Lyonnais, Chambre de Commerce, Poste centrale). La grande majorité des services administratifs est installée dans des immeubles modernes à l'exception des bureaux admi-

nistratifs de la Province (ancienne Région Civile) construits en 1914 selon une architecture néo-mauresque : Services municipaux, P.T.T., Régies financières, Conservation foncière, Cadastre.

Les quartiers de résidence peuvent se diviser en quartiers anciens et en quartiers récents. Les premiers — quartier des Mottes et de l'Hôpital militaire français d'une part, les environs du camp Roze d'autre part, construits au début de l'occupation sont devenus des quartiers populaires habités par des Européens de condition modeste — en majorité espagnols ou d'origine espagnole — mais aussi par des Musulmans algériens. Les villas sont rares. Les maisons à terrasses, aux murs crépis et passés à la chaux donnent directement sur la rue. Les pièces s'ouvrent souvent sur une cour intérieure. Ce sont donc des habitations bâties selon le plan général de la maison indigène, mais beaucoup plus confortables. Ces quartiers peuplés rappellent certains faubourgs d'Oran ou d'Alger où l'on parle à la fois l'arabe, l'espagnol et un français, enrichi de termes allogènes, malmenant souvent la grammaire et la syntaxe, mais plein de saveur !

Les quartiers de résidence élégants sont localisés entre le boulevard Foch et l'avenue Gallieni d'une part, l'avenue qui longe la gare d'autre part. Fonctionnaires, représentants des professions libérales, commerçants, habitent des villas entourées de haies de bougainvilliers pourpres ou violets. Mais l'accroissement de la population européenne, au cours des dernières années, a nécessité le lotissement à l'intérieur du périmètre urbain de nouveaux terrains : cité administrative près du Château d'eau, lotissement du Verger Saint-Jean, réservé aux Anciens Combattants, lotissement tout récent enfin près du parc René Maître.

En 1931, on l'a vu, un quartier industriel avait été prévu au Nord-Est de la ville. Son développement a été très lent et les prix demandés par les propriétaires des terrains éloignent les industriels qui installent souvent leurs usines à l'extérieur du périmètre urbain. Sur une superficie de 65 ha, 40 restent à construire. De plus, cette zone présente par endroits l'inconvénient d'être située dans un espace qui semble normalement devoir être réservé à l'habitation (partie Est de l'avenue Mohammed-V). Il a donc paru naturel de la rendre à cette destination. Un deuxième quartier industriel a été délimité au Nord de la voie ferrée et sur le côté Est de la route de Martimprey (9), couvrant une superficie d'environ 45 ha. Le marché aux bestiaux, une sous-station de l'Energie Electrique du Maroc y ont été installés. Mais l'avenir en est compromis par un douar (village) illicite (Koulouch) et par les servitudes militaires entourant le dépôt d'explosifs. La fonction industrielle d'Oujda, nous le verrons, est peu importante et les espaces libres sont suffisants pour satisfaire les demandes éventuelles.

(7) A cette date, la ville comptait environ 30.000 habitants.

(8) Recensement de 1951-52.
Musulmans Marocains : 50.304.
Israélites Marocains : 3.170.
Français Musulmans d'Algérie : 14.500.
Français et étrangers européens : 12.880.
Total : 80.854.

(9) Aujourd'hui Ahfir.

Enfin, comme dans toutes les villes d'Afrique du Nord, les militaires sont rasés dans un quartier qui leur est propre : c'est le camp Roze.

Les quartiers marocains

Nous avons décrit l'aspect de la Vieille médina en 1907. Le premier travail des troupes d'occupation fut de procéder à un assainissement général par l'installation d'un réseau d'égouts. La plupart des rues ont été goudronnées. L'eau courante et l'électricité sont venues apporter plus d'hygiène et de confort. Mais, depuis quelques dizaines d'années, la tendance est de désertir la Vieille médina, comme quartier d'habitation (au profit de la Nouvelle médina (densités respectives 383 et 614). La vieille médina est surtout un centre commercial et religieux. Les grands souks sont situés près de la Porte des têtes : marchés aux grains, aux bestiaux, au bois et au charbon. Le ravitaillement quotidien de la population se fait au marché Sidi Abdeiouab. La Kissaria groupe autour d'une petite place, ornée d'un jardinet et d'une fontaine, des boutiques où se vendent des produits de luxe : étoffes, broderies, tapis, objets en cuir travaillé.

La Nouvelle médina s'est développée sans plan d'ensemble au Nord-Est et à l'Est de la vieille ville. Les rues y sont plus larges et les maisons plus solidement construites. Elle constitue essentiellement un quartier de résidence (14.500 habitants).

L'essor de la ville d'Oujda, en liaison avec le développement économique de sa région, a entraîné un accroissement de la demande en main d'œuvre, satisfaite par un afflux de Marocains venus du bled, à un rythme moyen de 1.000 personnes par an depuis 1925. Ces ruraux, souvent chassés par la misère, n'avaient pas les moyens de se loger en Ancienne et Nouvelle médina où les loyers et le prix des terrains sont élevés. Aussi, en dépit de l'interdiction qui frappe la construction en dehors du plan d'aménagement de la ville, se sont-ils installés à la périphérie de l'agglomération où les terrains étaient bon marché, la pierre abondante, la nappe phréatique près du sol. Aussi ces villages suburbains sont-ils appelés « douars illicites » (10). Du moins ne présentent-ils pas l'aspect tristement célèbre des bidonvilles, plaies hideuses de bien des villes du Maroc. L'abondance de la pierre explique que la grande majorité des maisons soit construite, le reste en pisé ou « toub » (d'où le nom d'un de ces villages : Touba), avec des briques de terre crue, mélangée à de la paille hachée, et séchées au soleil. Ces habitations bâties sur terrains melk (propriété privée) ont une forme carrée. Les murs sont aveugles sur la rue ; une ou deux pièces s'ouvrent sur une cour intérieure. La terrasse est de règle : la charpente, constituée de perches de thuya, soutient un

lit de roseaux, plus rarement de planches, recouvert de 10 à 15 cm de terre battue. Un appentis dans un coin de la cour sert de cuisine. Les installations sanitaires sont des plus sommaires. L'eau utilisée pour l'alimentation et la cuisine et que le Service d'hygiène municipal n'estime pas potable provient de puits atteignant une nappe phréatique superficielle. Ces villages en effet, situés hors du périmètre urbain, ne sont pas reliés au réseau général d'adduction d'eau et d'électricité ; quoique de création spontanée, ils présentent des rues bien tracées où se dénote un certain souci de l'alignement. Les habitants de ces villages, d'origine rurale, viennent essentiellement des Beni-Snassen, des tribus avoisinantes et de la région de Marnia (Algérie). Il est curieux de constater qu'à la différence des autres villes du Maroc, les éléments de même origine se regroupent entre eux et les coutumes de la tribu, où l'on se rend au moins une fois par an, sont sauvegardés.

Les constructions illicites, élevées à l'Est dans les Jardins, en ordre lâche, sont beaucoup plus sommaires et abritent un prolétariat instable. Près de vingt-cinq mille Marocains vivent dans ces villages suburbains.

Une cité marocaine de type moderne a été construite en 1946, à 1,5 km à l'Est de la ville, par l'Office Chérifien de l'Habitat : c'est le Dehar el Mehalla doté d'un souk, d'un hammam (établissement de bains public), d'un café maure, d'un moulin et d'un four.

LES FONCTIONS URBAINES

La fonction de transit

Oujda est une capitale régionale où la fonction commerciale joue un rôle important. Née au X^e siècle d'un carrefour de caravanes, la ville a retrouvé depuis le début du siècle sa situation de nœud de communications, après un effacement dû aux vicissitudes d'une histoire troublée. Oujda est en effet située à l'intersection du chemin de fer et de la route Tunis-Casablanca d'une part, de la piste qui mène à Gao par Colomb-Béchar et Bidon V, du chemin de fer Nemours - Colomb-Béchar, d'autre part.

Cette position géographique de première importance ne s'est affirmée qu'avec la mise en valeur de l'ensemble économique du Maroc oriental qui, des exploitations agricoles des bords de la Méditerranée, conduit aux centres miniers des Hautes plaines et des confins sahariens. Une ville se développe suivant l'importance et l'activité du pays qui l'entoure. Le développement d'Oujda a suivi une courbe parallèle à celle de la mise en valeur de la région dont elle est la capitale.

L'agriculture n'a d'importance que dans la plaine des Triffas — étroite bande tellienne du Maroc Oriental — que l'achèvement des travaux d'irrigation sur la vallée de la basse Moulouya (barrage de retenue de Mechra-Klila, barrage de dérivation de Mechra Homadi) devrait hausser au rang

(10) Population des villages illicites, Evaluation faite en 1952 : Koutouch : 4.009, Touba : 3.015, N'Gadi : 1.416, Mir Ali : 325, Khallouji : 3.119, Ould Cherif : 1.937, Jardins avec le Lararet : 10.967. Soit au total plus de 25.000 âmes.

de grand terroir agricole. En milieu indigène — et pour tout le Maroc Oriental — les surfaces cultivées en céréales dépassent 100.000 ha et les cultures maraîchères 1.000 ha. Chez les exploitants européens, les cultures céréalières couvrent environ 90.000 ha, les cultures industrielles 9.000 ha, la vigne 235.000 ha auxquels s'ajoutent 235.000 pieds d'agrumes, 50.000 oliviers, 35.000 amandiers. Ainsi, la région d'Oujda assure une partie de sa subsistance. Ses légumes entrent pour moitié dans ceux consommés par la capitale. Elle exporte plus de 700.000 quintaux d'agrumes, de nioras, d'artichauts, de tomates. En 1952, les exportations agricoles ont représenté une valeur de 2.000.000.000 de francs.

La plaine des Angad et les hautes plaines sont consacrées à un élevage extensif qui permet d'entretenir un cheptel ovin de 800.000 têtes en année normale et l'exportation peut atteindre 100.000 têtes par an. La mise en valeur des nappes alfatières qui couvrent 1.900.000 ha permet de vendre annuellement aux industriels britanniques 50 à 60.000 tonnes d'alfa.

Le Maroc Oriental est surtout une région minière : mines de charbon de Jérada, mines de plomb et de zinc de Boubeker, de Touissit, de Beni Tadjit, sur le territoire de la province de Meknès mais dont la production est évacuée par le port de Nemours (Algérie) via Oujda, mines de manganèse de Bou-Arfa. Enfin, aux lisières du Sahara, les gisements houillers de Kenadza et de Bechar-Djedid, quoique situés en territoire algérien, font partie de l'hinterland d'Oujda puisque le charbon est, en majorité, évacué par la voie ferrée Colomb-Béchar - Oujda à écartement normal et non par la voie étroite qui aboutit à Oran. Pour être complet il faudrait ajouter des gisements dont l'exploitation subit des éclipses avec les variations des cours mondiaux : wolfram (Hassian-Diab), cuivre (Bou-Arfa), argile smectique (Taourirt).

Oujda est ainsi la capitale d'un vaste ensemble économique et son rôle essentiel est d'assurer l'évacuation et la commercialisation des produits. Mis à part le charbon du Sud oranais les exportations et les importations opérées par Oujda intéressent le seul Maroc Oriental : Taza est déjà dans l'orbite de Casablanca ou de Port-Lyautey, sauf pour les voyageurs qui, depuis Meknès, viennent s'embarquer à Oran à destination de la France. Porte terrestre du Maroc, Oujda se situe après Casablanca pour le tonnage des importations, après Casablanca et Safi pour le tonnage des exportations. A cette fonction commerciale correspond une infrastructure importante : gare puissante et bien équipée au croisement de deux grands axes ferroviaires, réseau de routes goudronnées, praticables en toute saison, reliant Oujda aux différents centres du Maroc Oriental, aéroport (Oujda-Angad) de construction récente, desservi régulièrement par la Compagnie chérifienne Air-Atlas - Air-Maroc.

La fonction administrative

Avant le Protectorat, Oujda était déjà une ville administrative : l'autorité du Sultan sur le Maroc Oriental était exercée par un amel ou gouverneur de Province qui y résidait. Dès le début de la pénétration française, la région fut dotée d'un statut spécial : le gouvernement français y était représenté par un haut commissaire. Après la disparition de la « tâche de Taza », Oujda devient le chef-lieu d'une Région Civile (42.450 km², 350.000 habitants) et le siège de différents services administratifs régionaux : Finances, Agriculture, Eaux et Forêts, Génie Rural, Douanes, Services de santé... etc... Enfin, depuis l'accession du Maroc à l'indépendance, la Province d'Oujda — selon la terminologie actuelle — est à nouveau administrée par un amel.

La vie intellectuelle se limite à l'enseignement primaire (27 écoles dont 14 musulmanes) et secondaire (un Collège musulman, un Collège de jeunes filles et un Lycée de garçons).

La fonction industrielle

Elle est très limitée, la fonction de transit n'ayant pas entraîné l'implantation d'industries. Seule la centrale thermique, alimentée par les fines d'antracite de Jérada (33.315 KVA de puissance installée, la seconde du Maroc après celle des Roches Noires à Casablanca) a une certaine importance (11). Elle a été édifée en 1949 au Nord de l'agglomération et couvre 5 ha environ. Depuis 1952, le réseau électrique du Maroc Oriental, jusque-là indépendant, a été relié à celui du Maroc Occidental et à celui de l'Algérie. Un très gros poste de transformation (150.000 volts) a été monté à cet effet, à la sortie de la ville, à droite de la route de Martimprey (12) : il couvre 160.000 m² environ.

Les industries de transformation sont pratiquement inexistantes : seules peuvent être citées trois minoteries, une fabrique de pâtes alimentaires et une usine de conserve de fruits.

La fonction militaire

Elle fut au premier plan dans l'intervalle des années 1907 et 1910. L'intérêt stratégique de la ville tient à la proximité de la frontière algérienne et au carrefour de voies de communication.

LES PROBLEMES URBAINS

Par son étendue insolite (110 km de voiries, autant qu'à Marrakech qui compte 215.000 habitants), la ville d'Oujda pose de délicats problèmes d'urbanisme dont les incidences financières doivent

(11) Production en 1954 : 169.000.000 de Kwh dont 36.000.000 expédiés vers le Maroc Oriental.

(12) Cf. note 9.

être considérées : les taxes urbaines donnent à Oujda une recette qui s'élève à peine à 4 ou 500.000.000, alors qu'elle dépasse 1.300.000.000 à Marrakech.

La localisation du camp Roze et de l'ancienne gare explique l'étendue démesurée de la ville pour sa population et, par voie de conséquence, les nombreux terrains vagues dans le centre même de l'agglomération. En dépit d'une croissance un peu désordonnée, les voies urbaines sont larges et droites et suffisent amplement à la circulation. Les espaces verts, indispensables dans une grande ville moderne, se limitent au parc René Maitre qui couvre 17 ha et au Jardin public, 3 à 4 ha ; mais la zone voisine des « jardins » constitue les véritables « poumons » d'Oujda.

Le ravitaillement ne pose pas de problèmes délicats. L'Oranie voisine fournit la moitié des légumes frais et des fruits consommés. Le poisson arrive de Casablanca, de Melilla et de Nemours. Le lait frais est insuffisant à certaines époques de l'année.

Seul le ravitaillement en eau de l'agglomération présente des difficultés. Depuis longtemps, la source de l'Oued Taïret (10 l/s vers le camp Roze, 10 l/s vers la ville) ne suffit plus. On y a ajouté le débit de la source d'Aïn Hallouf (27 l/s) située à 28 km, près de Guenfouda, renforcé par les apports de plusieurs sondages implantés dans les environs immédiats de la ville : Oued Isly (40 l/s dont 20 sont réservés à la centrale thermique), Champ de tir (52 l/s), Dehar el Mehalla (20 l/s) soit au total 150 l/s, quantité qui suffit à peine à la consommation (13.000 m³ par jour). Des recherches sont en cours pour obtenir un débit supplémentaire de 100 l/s. Du moins, l'agglomération ne connaît-

elle point ces coupures d'eau, si gênantes dans beaucoup de cités d'Afrique du Nord : Casablanca, Tlemcen...

Si, comme la plupart des villes marocaines, Oujda n'a pas de banlieue, paysage mi-urbain, mi-rural qui assure, dans les grandes cités d'Europe, la transition avec la campagne, elle présente des villages suburbains dont nous avons posé les problèmes ; une solution, qui sera sans doute étendue aux autres, a été adoptée pour les villages Koulouche et Touba : la nature des constructions, le plan assez régulier des quartiers ont permis, au prix de quelques modifications, leur inclusion dans le périmètre urbain d'aménagement. Cette mesure amènera une amélioration des conditions matérielles de l'existence (travaux de voirie, construction d'un réseau d'égoûts, d'adduction d'eau et d'électricité) et aura des conséquences heureuses sur le plan social.

CONCLUSION

Il nous paraît essentiel de souligner, en dernière analyse, l'importance des facteurs géographiques dans l'essor de la ville d'Oujda. Certes, ce développement s'inscrit dans un mouvement d'urbanisation qui affecte tout le pays, mais sa cadence le classe devant celui des autres agglomérations du Maroc, immédiatement après celui de Casablanca. Carrefour de caravanes au X^e siècle, la ville d'Oujda est devenue au XX^e un nœud de communications, une « plaque-tournante » qui n'a pris toute son importance qu'avec le développement économique — agricole sans doute, mais surtout minier — du Maroc Oriental.

Roland PASKOFF.